

"MAMANDRAKA", "GRAVER LE LIVRE" : ECRIT, HISTOIRE ET POUVOIR CHEZ LES ANTEMORO

par

Elie RAJAONARISON(*)

Les Antemoro ont une conscience constamment éveillée de l'Histoire. L'étude des relations entre l'Histoire et l'Ecrit nous amène à retrouver les notions fondamentales dans la vision du monde des Antemoro (et probablement des Malgaches), telles que celles de la permanence/dureté (*maharitra/mafy*) et de la complétude/perfection (*fenotanteraka*).

Mais avant d'aller aussi loin, il est d'abord nécessaire de définir la notion même d'Histoire chez les Antemoro, qu'est-ce que cela représente pour eux ?

(*) Centre d'Anthropologie, Université d'Antananarivo.

Partant des recherches menées en pays Antemoro durant ces dix dernières années, cette communication a par ailleurs beaucoup profité des séries de discussions avec le Pr Maurice Bloch et les membres de son "Malagasy Seminar" du Département d'anthropologie à la London School of Economics, en 1990-1991.

Nous sommes aussi beaucoup redevable à Georges Condominas, Philippe Beaujard, Désiré Ranaivosoa, Narivelo Rajaonarimanana et tous nos amis et parents Antemoro (nous pensons surtout aux regrettés Iaban'i Daoro et Mahefamanana Mosa) dont le soutien et l'attention bienveillante nous ont toujours aidé à persévérer dans cette sorte de "quête du Graal".

Nous sommes enfin reconnaissant au comité d'organisation de ce VIIe colloque de l'UER d'Histoire d'Antananarivo d'avoir bien voulu accepter notre humble contribution.

1. Tantara, talily et histoire

Les deux termes utilisés par les Antemoro pour désigner ce que nous appelons "Histoire" nous introduit d'emblée dans la distinction/continuation qui s'établit entre l'Oral et l'Écrit, entre la connaissance individuelle-vulgarisée et celle collective-spécialisée.

Le premier terme, *Tantara*, qui a toujours servi pour traduire Histoire est utilisé dans les relations sociales quotidiennes et dans les écrits en caractère latin (ex. le livre de Rombaka intitulé "*Tantaran-drazana Antemoro*", Histoire ancestrale ou Histoire des ancêtres Antemoro). Il signifie "une série d'événements qui ont réellement existé" ou bien "les péripéties réelles du déroulement d'une vie" ; et le verbe *mitantara* signifie alors "raconter, dire, relater (ces événements)".

Le second terme, *Talily*, n'est utilisé que dans les *sorabe* où il ouvre les chapitres qui traitent de l'Histoire : "*Itsy lahy rôzaza ny talilin-drazantsika nataoko izaho...*" que nous pouvons traduire par : "Voici ô mes enfants l'Histoire de nos ancêtres que j'ai écrit moi...". En fait, cette traduction n'est pas complètement exacte, *Talily* signifiant plus justement "mémoire, ce dont on se souvient, ce que la mémoire a gardé" et les termes "*nataoko izaho*" veut dire en clair "je l'ai fait, j'ai réalisé (la mémorisation par ces écrits)".

A ce niveau déjà des définitions, il est possible de proposer un schéma d'analyse que nous retrouverons en filigrane tout au long des discussions qui vont suivre ; l'aspect dichotomique s'interprétant en terme de continuité-complémentarité, non en terme d'opposition.

TANTARA		TALILY
Oral ou écriture latine	↔	écriture arabico-malgache
se raconte	↔	est gardé en mémoire
individuel et vulgarisé	↔	collectif et spécialisé
ouvert et délivré	↔	fermé et secret

Tantara et *Talily* se composent des mêmes éléments, mais la valeur ainsi que la qualité de ces éléments différent sensiblement. Ces éléments sont des généalogies, des récits sur les guerres ou bien sur les relations entre les groupes, des récits sur l'origine et les premières installations sur les rives du Matitanana.

L'Histoire serait aussi pour les Antemoro une série de faits, de circonstances et de personnes qui les relient avec leurs ancêtres (noter ici l'importance des expressions *Tantaran-drazana*, *talilin-drazana*) et ce faisant leur permet de se définir dans un territoire et par rapport aux groupes sociaux et aux autres individus. Ce dernier point leur étant socialement vital : *Tantara* et *Talily*

définissent les gens entre eux, ils servent de base et structurent l'organisation politique et sociale.

2. Présence - Absence : L'invisible permanence

L'Histoire doit donc être connue, un Antemoro ne peut vivre socialement s'il ne connaît pas l'Histoire, mais nous allons voir que cette connaissance de l'Histoire se situe au moins sur deux niveaux.

A un premier niveau, dans la vie quotidienne, l'Histoire est connue de tout le monde, on s'y réfère directement ou implicitement à tous les niveaux des relations sociales. Par exemple, se présenter, pour un individu, c'est dire ses origines et son lieu de résidence : "*Izaho R... zazalahy Vatomasina, izaho lahy Anakara, et Lakanoro n̄y hosindraza*" (je suis R ..., un jeune originaire de Vatomasina, mon groupe est Anakara et notre rizière ancestrale se trouve à Lakanoro). En se présentant, l'individu présente son histoire, celle de son groupe; il montre par là qu'il la connaît et son interlocuteur se doit aussi de la connaître afin de pouvoir se situer et se comporter correctement/normalement par rapport à lui. Un Antemoro qui s'adresse à un autre Antemoro présume toujours que ce dernier connaît l'Histoire Antemoro et vice-versa.

Cette connaissance s'organise dans l'oralité et elle est mise en acte aux niveaux individuel et quotidien; elle est apprise "sur le tas" durant les multiples cérémonies et les réunions de famille où l'Histoire est évoquée (mariage, organisation du travail au village ou sur les rizières ancestrales ...).

Cette Histoire orale est généralement reconnue comme sujette à erreur : *tsy izy*, c'est-à-dire "qui n'est pas ce qu'il devrait y avoir, ce qu'il devrait être" ou "fausse" (qui se traduit par le terme *diso* que les Antemoro utilisent aussi de temps en temps). On admet aussi qu'elle peut fournir plusieurs versions contradictoires, ce qui amène parfois des discussions interminables que les hommes d'un certain âge apprécient et dont les jeunes profitent pour apprendre.

En fait, elle ne peut être parfaite car d'une part, elle est évoquée de manière parcellaire (par les familles, les individus et, pour des questions ou des cérémonies qui n'intéressent que ces familles ou individus), et d'autre part cette évocation se base sur l'oralité qui est perçue par les Antemoro comme d'abord du domaine individuel.

Ce qui n'est pas le cas pour le deuxième niveau, celui où les Antemoro affirment que l'Histoire ne doit pas être révélée ou dite (*tsy azo lazaina*), qu'elle doit être gardée avec précaution, vigilance et soin (*tandremana*). Et lorsqu'on les interroge sur cette apparente contradiction, leur réponse reste toujours invaria-

ble; il est vrai que les grandes lignes de leur Histoire sont connues des Antemoro, mais ce ne sont là que les grandes lignes, il reste beaucoup de points cachés (*miafina*), pas clairs (*tsy mazava*) et inaccessibles (*tsy takatra*), et ces points là sont les plus importants (*tena izy* = l'essence, l'essentiel) car ce sont les clés de l'Histoire Antemoro : "*Io no manazava azy rehetra*" (il éclaire, il explique toutes les autres versions) ; ils ne doivent donc pas être dévoilés à tout le monde.

Nous constatons ici que même si la connaissance de l'Histoire est vitale pour tous les Antemoro, elle n'est pas complètement accessible à tout le monde ; tout le monde n'y a pas accès, et pas dans les mêmes formes ni les mêmes valeurs. Cette connaissance dont l'accès est limité/réglementé, c'est le *Talilin-drazana* contenu dans les manuscrits *sorabe*. Mais avant d'aller plus loin sur l'importance de l'écrit, arrêtons-nous un moment sur une anecdote qui illustre et développe ce que nous venons d'exposer.

En 1989, des étudiants de l'Université d'Antananarivo à qui nous avons demandé d'établir le plan du village Antemoro de Voasary ont été sévèrement interpellés par les anciens de ce village; ils ont été pourtant préalablement bien introduits auprès et par le second (*taovoho*) du roi (*ampanjaka*), et l'objet de leur travail avait été expliqué, décortiqué lors d'une visite de courtoisie que nous avons sollicitée auprès des anciens et des deux rois du village. N'empêche, lorsque les étudiants ont posé des questions sur les anciennes limites du village et les emplacements successifs et respectifs des maisons lignagères (*tranobe*), quelques anciens ont crié au sacrilège et leur ont demandé d'arrêter immédiatement leur travail. Affolés, les étudiants ont envoyé l'un des leurs pour me chercher à Vohipeno (à 5 km de Voasary, et à pied). Trois heures plus tard, lorsque j'arrive enfin au village, le conseil des anciens était déjà au grand complet dans la *tranobe* et de l'extérieur on pouvait sentir l'intensité des débats qui opposaient "ceux qui avaient autorisé ces jeunes étrangers à venir profaner l'Histoire" et "ceux qui ne veulent jamais comprendre qu'il est temps pour les Antemoro de s'ouvrir un peu sur l'extérieur". Nous ne fûmes admis dans la *tranobe* qu'une heure et demie plus tard lorsque les débats furent écourtés "car il se faisait tard".

Après avoir offert le *toaka* (rhum local), les jus de fruit et la somme d'argent, signes d'allégiances, notre ami le *taovoho* parla en notre nom, expliqua de nouveau le but de notre visite et s'excusant des malentendus et inconvénients qu'elle avait suscités, insistant sur le fait que nous sommes venus avec de bonnes et louables intentions pour une meilleure connaissance de la Culture et de l'Histoire malgaches.

La réponse de l'un des rois, qui prit la parole au nom du conseil des anciens et qui synthétisa les termes de leurs débats, fut à la fois très polie, directe et

précise : le village et les anciens sont très heureux de nous accueillir comme leurs propres enfants, mais, justement comme leurs propres enfants, nous devons comprendre qu'il y a des points d'Histoire qui doivent encore rester inviolés (*tsy kasihina, tsy kitikitihina* : que l'on ne touche pas, avec lequel on ne joue pas), et si nous voulons encore entretenir avec eux de bonnes relations, nous devons laisser l'Histoire en paix (*avelao hipetraka tsara ny Tantara*) en prenant soin de ne pas la réveiller et encore moins de l'exhumer (*aza fohazina, aza fongarina ny Tantara*).

Nous reprendrons ces derniers termes plus loin, mais notons pour le moment que la contradiction entre l'argument de notre ami *taovoho* qui plaide pour une connaissance universaliste et libérale et celui des anciens défendant une connaissance hiérarchisée est flagrante. L'Histoire est ainsi un type de connaissance et l'accès à cette connaissance est très bien gardé et réglementé.

Nous arrivons ici au rôle de l'Écrit.

En effet, c'est dans les manuscrits *sorabe* que cette Histoire à ne pas révéler se trouve gardée; les Antemoro disent *voatahiry* (que l'on garde, que l'on conserve, ce dont on prend soin) et surtout *voarakitra* (déposé, gardé comme un trésor, conservé soigneusement). L'Histoire a donc été confiée à des livres, pas à des individus ; à l'écrit et non à la mémoire individuelle. Les individus ne sont que les gardiens-dépositaires des livres, ce sont les *Katibo*, devins-scribes chargés par leur groupe respectif de prendre soin des manuscrits ancestraux du groupe et de veiller à ce que leur contenu ne soit divulgué qu'à bon escient (*mitahiry, miambina* : garder, conserver, veiller, surveiller ; *mitandrina* : faire attention, être vigilant, soigner, veiller).

Les *Katibo* sont ainsi soumis à l'obligation de discrétion et même de silence, et le groupe social veille sur lui pour qu'il ne transgresse pas à ses obligations. Ainsi, il ne nous a jamais été possible de discuter en tête à tête avec un *Katibo* sans qu'un ou deux hommes ne viennent interrompre notre entretien, passe sa tête par la porte pour nous saluer ou bien entre sans hésiter pour s'asseoir avec nous une fois que par politesse, le *Katibo* l'ait invité à entrer.

Les réponses des *Katibo* interrogés sur une telle situation sont toujours aussi invariables : "*sarotiny ireo, matahotra ireo sao aho mamosaka, mamboraka aminao ny Tantaran-drazana*" (ils sont sévères, jaloux; ils craignent que je ne vous déballe, que je ne vous dévoile sans retenue l'Histoire des Ancêtres). C'est tout le groupe dans son ensemble qui participe ainsi à préserver l'Histoire écrite, tout le groupe protège la connaissance historique mais seul le *Katibo* et quelques initiés y ont accès car ils sont les seuls autorisés et aussi les seuls à savoir lire les manuscrits. Les deux figures suivantes synthétisent la différence entre les niveaux I

(quotidien, vulgarisé) et II (collectif, spécialisé) et permettent de voir l'espèce de force centrifuge générée par les manuscrits et qui sous-tend l'organisation sociale. Un rapprochement (dont nous reparlerons plus loin) est ici possible entre l'écrit et les Ancêtres (cf. schéma n° 1).

Cette Histoire écrite est considérée par les Antemoro comme la véritable Histoire, la plus importante: *tena izy* (l'essence d'une matière ; qui remplit tous les critères requis ; vérité pleine). Si toutes les versions orales sont sujettes à erreur, les *sorabe* ne peuvent et ne doivent souffrir d'aucune discussion. Et s'il vous arrive d'oser contester l'une d'entre elles en arguant qu'elle ne correspond pas avec telle ou telle version orale unanimement attestée, imperturbable, les *Katibo* nous diront : "*de efa io no izy*" (de toute façon c'est celui-ci - l'écrit - qui est la vérité). Les notions *izy/tsy izy* sont ici fondamentales ainsi que nous le développerons plus loin.

Cette vérité pleine, cette essence de l'Histoire n'est d'ailleurs réveillée (*fohazina*) ou exhumée (*fongarina*) que dans les grandes occasions (désignation des futurs rois, intronisation, *tokavary*...) où certaines graves questions qui mettent en jeu la paix sociale (règlement des conflits sur les rizières...)

Les soins apportés par les Antemoro au "repos/sommeil" de ces manuscrits sont étonnants : les manuscrits "dorment" littéralement bien ensachés dans des sacs en matière végétale et suspendus au coin Nord-Est de la case, là où dort le *Katibo* et où s'asseoient les vieux, ou bien entassés dans des malles en bois recouvertes d'un tissu blanc et placés sous une table, toujours au coin Nord-Est de la case.

La Vérité dort là tranquille, paisible, rassurante dans sa présence silencieuse, appelée de temps en temps pour soulager les maux et les inquiétudes du groupe social, comme les Ancêtres que ce même groupe invoque périodiquement pour solliciter leur bénédiction. Mais de même que les Ancêtres ne doivent pas être réveillés trop souvent de peur qu'ils ne deviennent des esprits errants, maléfiques (*angatra*), les manuscrits aussi ne doivent pas être dérangés trop fréquemment de peur que la banalisation des connaissances qu'ils renferment ne devienne dangereuse pour tout un chacun. Les vieux Antemoro n'admettent-ils pas avec philosophie que "tout n'est pas à dire parce que tous les individus n'ont pas la même capacité de comprendre" (*tsy azo lazaina aby ny zavatra rehetra satria tsiary mitovy ny sain'ny olona daholo*). Le mot *saina* peut d'ailleurs aussi signifier "manière de penser, d'interpréter une situation" (cf. 3e partie).

Cette mise en relation de l'Écrit avec les Ancêtres n'est pas gratuite, nous touchons ici à l'une des notions fondamentales de la vision du monde des Malgaches : la permanence et la dureté par rapport à l'évanescence et au mou.

En effet, les Ancêtres représentent la permanence, ils ne changent plus d'état et ils sont toujours là, immuables dans la durée ; ils représentent l'étape ultime de la transformation de l'Homme partant de l'état liquide *ranon-draka* (eau de quelque chose), passant par un processus de durcissement (la chair, les os...) pour aboutir à l'état de permanence conféré par les rites de l'après-mort en devenant Ancêtre.

De même, nous observons les mêmes degrés de solidification et de pérennisation des connaissances de l'Histoire chez les Antemoro : partant du *tsy izy*, de l'état embryonnaire, oral et disparate du niveau I (quotidien, vulgarisé) et dans ce même niveau une maturation progressive des connaissances des *zazalahy* (jeunes gens) au *rangahy* (vieux, anciens) en passant toutes les classes d'âge, pour aboutir au *tena izy*, à l'état définitif écrit et unifié (faisant l'unanimité, donc aussi unificateur) du niveau II (collectif, spécialisé) et encore une fois dans ce même niveau une amélioration progressive vers la permanence-perfection en partant des livres de chaque famille (considérés comme fragmentaires) jusqu'aux livres communs de tous les Antemoro (*les tena izy* considérés comme la vérité pleine).

Ces livres-là que très peu d'Antemoro ont eu l'occasion de voir et dont les cachettes sont tellement bien gardées que plus d'un vieux se demande s'ils existent bien encore quelque part, ces livres invisibles sont fondamentaux pour les Antemoro ; ils fondent l'Histoire, ils pérennisent la connaissance historique et portent des noms qui font rêver toute personne en quête du savoir, Lovango, Marotalily, Volomposa ...

Nous sommes donc en présence de deux niveaux de connaissance historique qui fonctionnent parallèlement mais avec deux valeurs différentes. Dans la pensée Antemoro, ces deux niveaux semblent à la fois s'opposer et se compléter : le niveau I est perçu comme une dégradation du niveau II qui est alors constamment appelé à la rescousse afin de parer à ses déficiences. Si le niveau I est une forme dégradée du niveau II, il n'y a donc pas d'opposition : il est plus logique de considérer ces deux niveaux et leurs composants dans un continuum dont les deux extrémités sont invisibles ainsi que tente de le montrer le schéma suivant qui synthétise et élargit tout ce dont nous venons de discuter et qui insiste sur l'importance de cette notion d'invisibilité conjuguée avec celle d'essence (*izy*) et évoluant sur un axe partant du *tsy izy* vers le *tena izy*. Cette qualité donne tout son pouvoir à l'objet : le livre tout comme l'Ancêtre sont puissants (aussi) parce qu'ils sont tous les deux invisibles et *izy*. Leur invisibilité les rend inaccessible aux non-initiés et les préserve de toute vulgarisation, mais leur qualité *izy* leur assure en même temps une permanente et nécessaire présence (cf. schéma n° 2).

Cette présence-absence de l'Histoire, cette invisible permanence des livres fondamentaux fait aussi que les Antemoro semblent toujours dans l'espoir, l'attente, la soif de se voir un jour révéler, réveiller les grandes vérités ; que les chercheurs (les scientifiques : historiens, anthropologues...) donnent l'impression d'être toujours à la recherche d'un trésor, du manuscrit original et originel qui va enfin éclaircir tous les points obscurs auxquels ils sont confrontés... Mais l'essentiel est, pour les Antemoro, que le "mystère" subsiste et que quelque part, invisibles mais bien présents, des Ancêtres et des livres bienveillants leur assurent paix et stabilité sociales.

3. Graver le livre : Ecrit et Pouvoir

Ce qui suit nous montre que même pour les initiés (*les mahay soratra*) l'accès aux connaissances est différencié, nuancé par des considérations et des situations socio-politiques et l'analyse des relations entre les différents manuscrits et les manuscrits fondamentaux (fondateurs) confirme le continuum hiérarchisé du *tsy izy* vers le *izy* et le *tena izy* en mettant en relief le passage du *tsy ampy* (incomplet) au *feno* (complet, plein, parfait).

Dans les sociétés malgaches, l'Histoire a souvent été un instrument de/du pouvoir. Ce n'est donc pas un hasard si parmi les Antemoro les livres qui contiennent les connaissances ancestrales (dont l'Histoire) sont la propriété des groupes aristocratiques Anteaony et Antalaotra (dont font partie les Anakara, les Antetsimeto, les Zafimbolazy ...) qui ont réussi, par une série de contraintes et d'interdits inlassablement réitérés, à éloigner les autres groupes (Onjatsy, Ampanabaka, Antevolo) du contact des manuscrits, surtout ceux considérés comme fondamentaux.

Ces derniers ont d'ailleurs souvent cherché à s'appropriier des manuscrits en profitant des périodes de trouble, espérant que la possession de manuscrits leur donne pour ainsi dire le droit à la parole. Il en résulte que durant les guerres ou les calamités naturelles (inondations, incendie ...), les *Katibo* et leurs assistants ont pour obligation de sauver en premier lieu les manuscrits avant même leur bien personnel. Il se peut aussi que cette appropriation du savoir se fasse de manière plus pacifique : ils apprennent le *sorabe* et consignent par écrit l'Histoire de leur propre groupe. Par cet acte, en s'offrant ainsi une tradition de connaissances historiques écrites en *sorabe*, les groupes roturiers cherchent une légitimation (acceptation) de leur propre version de l'Histoire en même temps qu'ils se mettent pratiquement au même niveau que les groupes aristocratiques. On explique ainsi la présence de manuscrits parmi les Onjatsy et les Ampanabaka, mais ces manuscrits, aux yeux de l'ensemble des Antemoro, n'ont jamais eu l'importance de ceux déçenus par les groupes aristocratiques.

Bien souvent, les groupes roturiers contestent aussi la véracité des connaissances historiques contenues dans les manuscrits, ce qui explique pourquoi les manuscrits considérés comme les plus importants leur sont définitivement cachés. Lorsque les vieux aristocrates disent : "*Tsy azo lazaina ny zavatra rehetra satria tsiary mitovy ny sain'ny olona daholo*" (tout ne peut être dit car tout un chacun n'a pas la même intelligence, le même esprit), ils font aussi référence à l'état d'esprit des gens qui peuvent utiliser les connaissances à des fins jugées destructives, malveillantes. En clair, ils veulent dire : non seulement ceux-là ne peuvent pas comprendre, mais si jamais ils en comprennent un bout ils peuvent devenir nuisibles à la paix et à la stabilité socio-politique.

Les groupes non-aristocratiques n'ont donc aucun accès aux manuscrits fondamentaux et les rares manuscrits qu'ils détiennent ne peuvent prétendre à aucune valeur et ne leur confèrent aucun pouvoir ; mais même parmi les groupes aristocratiques, une sourde rivalité existe, chaque groupe (et chaque grande famille dans chaque groupe) se prévalant de détenir les manuscrits les plus fondamentaux, les manuscrits que nous pouvons qualifier de fondateurs car à l'origine ils sont supérieurs à tous les autres. En effet, chacun des groupes aristocratiques est fier et jaloux de ses manuscrits ancestraux dont les noms prestigieux (souvent le nom de la couleur de sa couverture) sont cités avec respect : Volomposa et Lovango pour les Anteony, Imavo et Lañary pour les Antalaotra, Fitatry et Konitry pour les Anakara... Mais en se référant à la division des fonctions instaurée depuis leur installation ce sont les manuscrits ancestraux Anteony (à qui sont dévolues les fonctions politiques) qui sont généralement considérés comme les plus importants car ils renferment des connaissances utiles communes à tous les Antemoro ; ce que certains *Katibo* ou *mahay soratra* des autres groupes ont du mal à accepter. Il serait intéressant d'analyser sous cet angle les publications de J. Ph. Rombaka (un Anteony) et de Fernand Kasanga et Mahefamanana Mosa (des Anakara) dans les années 50 et 60.

Cette rivalité se retrouve aussi au niveau de chaque *Katibo*, *Soja* ou *Ampanjaka* et autres *mahay soratra* qui prétendent toujours détenir la version la plus proche (sinon identique) de celle des manuscrits fondamentaux (comprenant les manuscrits ancestraux des grandes familles et ceux des groupes Anteony ou Antalaotra). La rivalité prend ici la forme d'une véritable compétition : le *mahay soratra* est en effet jugé sur le nombre et la valeur des manuscrits en sa possession ; il profite ainsi de toutes les occasions pour copier les manuscrits qui passent entre ses mains afin de compléter ses propres manuscrits (ses connaissances). Nous touchons ici à un point crucial de notre analyse.

Les termes utilisés par les Antemoro pour désigner l'action de copier et de compléter sont *mandika* et *mameno*, et l'action d'écrire dans le manuscrit se dit *mamandraka*, le terme générique pour désigner le manuscrit étant *fandraka*.

Mandika signifie "copier" mais aussi "aller par dessus, passer au-delà de quelque chose", tandis que *mameno* veut dire "compléter" ou bien "amener quelque chose à l'état de *feno*", et *feno* c'est "plein, complet, dont on n'a rien à redire", en d'autres termes : "parfait"! Par ces actes, *mandika* et *mameno*, le *mahay soratra* se surpasse et s'améliore, il va au-delà de ce qu'il a su et de ce qu'il était, il renforce ses connaissances et ses manuscrits se rapprochent graduellement de la plénitude, de la perfection. Il est ici difficile de ne pas faire le rapprochement entre les notions de *izy* et de *feno* qui se trouvent être les qualités essentielles des manuscrits fondamentaux : la vérité pleine.

Nous retrouvons une fois de plus le continuum, cette fois-ci partant du *tsy ampy* (incomplet, imparfait) pour aboutir au *feno* (plein, parfait). Un manuscrit n'est jamais satisfaisant aux yeux de son détenteur, il existe toujours quelque part un manuscrit plus complet et il doit le chercher afin de le copier. C'est ainsi qu'en 1988 à Erotry (village Antalaoatra) lors d'une mission de collecte des manuscrits originaux, après que le *Katibo* nous ait montré tout les manuscrits en sa possession, il a dit, comme pour se reprendre, qu'effectivement tout est là en ce qui concerne mais que ces manuscrits là ne donnent pas une version exacte, complète de la tradition historique et médico-religieuse des gens d'Erotry ; et que si vraiment nous voulons la version complète, nous devrions revenir un autre jour car il va faire venir le manuscrit qui se trouve être caché quelque part. Ce manuscrit-là, disait-il, est complet (*feno*) mais il n'a jamais eu le loisir de le copier (*mandika*) et il le regrette.

Mais tout ceci serait encore plus intéressant à la lumière du terme *mamandraka* qui décrit comme nous le disions plus haut l'action d'écrire dans les manuscrits. *Mamandraka* signifie en effet "graver, ciseler" mais aussi "réduire un adversaire au silence".

Les connaissances sont ainsi gravées, sculptées dans les pages de manuscrits ; elles n'y sont pas simplement posées ou écrites : elles y sont, de manière concrète et indélébile, définitivement gravées, et ceci les rend incontestables, respectées. Par cette action de *mamandraka*, le manuscrit lui-même devient *fandraka* : "ciseau", l'outil qui sert à ciseler, à réduire toutes contestations en mettant en relief la Vérité pleine ; ou bien "ciselé" (de *voafandraka*), ce qui est gravé, concrétisé et que l'on ne peut plus effacer. Les notions de permanence et de dureté réapparaissent ici enrichies de ces nouveaux éléments : les connaissances des manuscrits en *sorabe* y sont gravées, mises en relief (dureté) et permanentes.

Le continuum *tsy ampy ... feno*, ainsi que cette notion de permanence s'accordent bien avec le schéma proposé précédemment (n° 2) et qui rapproche les Connaissances et l'Homme, l'Ecrit et les Ancêtres. Mais pour vérifier la

pertinence de ces modèles d'analyse, essayons rapidement de mettre en relation les connaissances de l'Histoire et les connaissances des *Fomba* (politesse, coutumes).

Les *Fomba* présentent en effet les mêmes caractéristiques de nécessité vitale et de présence-absence que nous avons mis en relief pour l'Histoire : ils sont connus, personne n'est censée les ignorer, mais il reste toujours (et le plus sage des Hommes n'y pourrait rien) une partie des *Fomba* qui reste inconnue ou que l'on oublie par inadvertance et qui nous amène sur soi les *tsiny* ou les *tody*. La connaissance des *Fomba* évolue ainsi sur les mêmes axes du *tsy ampy* au *feno* - de l'invisible (car insignifiant) à l'invisible (car inaccessible), de l'évanescence au permanent - que les connaissances historiques. Le schéma suivant tente de synthétiser et d'élargir ces données (cf. schéma n° 3).

... Permettez moi de m'arrêter ici. Peut-être que j'en ai dit trop peu et que je l'ai trop mal dit ; mais il est certain que j'ai déjà trop parlé, et je crains toujours de réveiller l'Histoire et de déranger les Ancêtres.

Et puis, comme disent si bien les anciens : "*Tsy azo lazaina aby ny zavatra rehetra satria tsiary mitovy ny sain'ny olona daholo*" ...

Schéma n° 1 : MISE EN RELATION DES CONNAISSANCES/ANCETRES (HOMME)

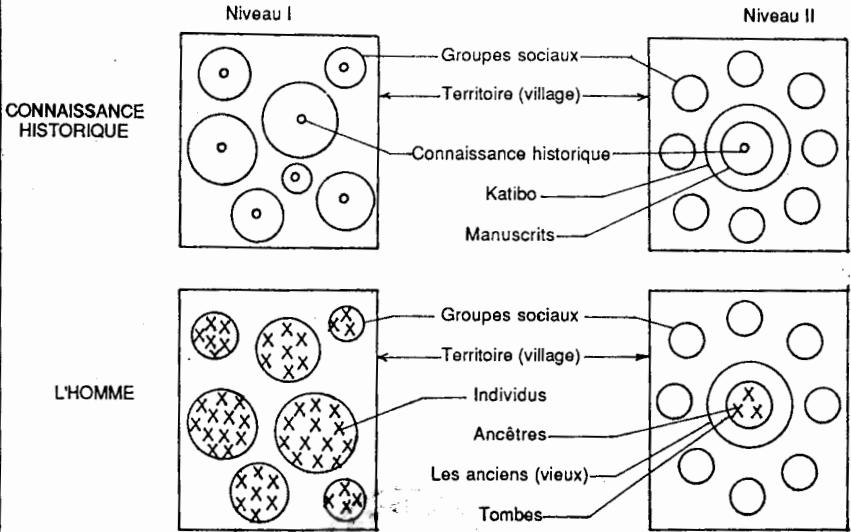


Schéma n° 2 : LE CONTINUUM TSY IZY ↔ IZY (invisible ↔ invisible)

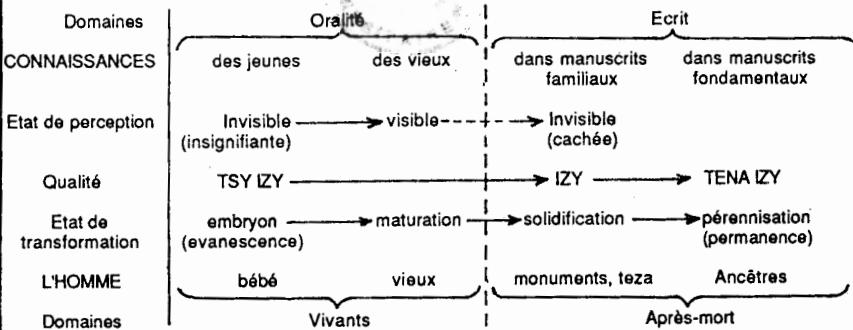
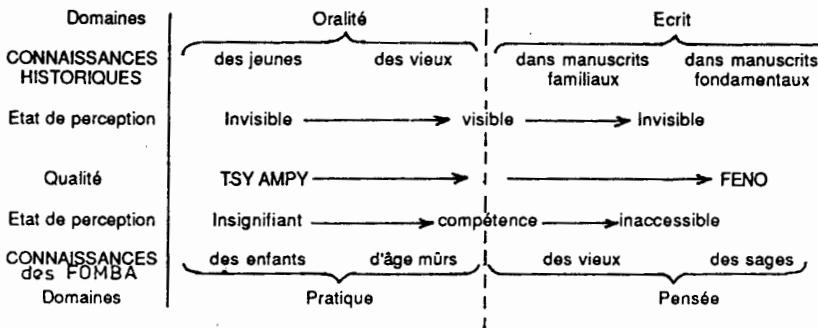


Schéma n° 3 : LE CONTINUUM TSY AMPY ↔ FENO (invisible ↔ invisible)



FAMINTINANA

Saro-paritana ny atao hoe tantara any amin'ny Antemoro. Misy voambolana maromaro azo tsongaina hamaritana ny endriky ny lasa. Mampiseho ny fomba fijery izao tontolo izao izy ireo sady mampafantatra rahateo koa ny fifandraisana sy ny fifandonana maha-fiaraha-monina ny fiaraha-monina. Tena fototra lehibe mihitsy ny sorabe ary mijanona ho toy ny fananana manokan'ny vondrona mpitondra.

SUMMARY

The notion of history is a difficult one among the Antemoro. Various terms can be picked up to characterize the aspects of the past, and these uncover their vision of the world as well as the conflicts within the society. Scriptures, i.e. the sorabe, are fundamental and remain the quasi-monopoly of the dominating groups.